

## 20. Val-Richer, Jeudi 10 août 1837, François Guizot à Dorothée de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

Collection : [1837 \(7 - 16 août\)](#) - [Voir les autres notices de cette collection](#)

```
"author_name_items":"Auteurs","author_size_items":"16px","title_size_items":"16px"}}, new UV.URLDataProvider()); /* uvElement.on("created", function(obj) { console.log('parsed metadata', uvElement.extension.helper.manifest.getMetadata()); console.log('raw jsonld', uvElement.extension.helper.manifest.__jsonld); }); */ }, false);
```

### Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

4 Fichier(s)

### Les mots clés

[Conditions matérielles de la correspondance](#), [Discours autobiographique](#), [Enfants \(Guizot\)](#), [Famille Guizot](#), [Mandat local](#), [Parcs et Jardins](#), [Pédagogie](#), [Relation François-Dorothée](#), [Vie domestique \(François\)](#), [Vie familiale \(François\)](#)

### Relations entre les lettres

#### Collection 1837 (7 - 16 août)

Ce document est une réponse à :



[20. Paris, Mardi 8 août 1837, Dorothée de Lieven à François Guizot](#)

#### Collection 1837 (7 - 16 août)



[24. Paris, Samedi 12 août 1837, Dorothée de Lieven à François Guizot](#)  
est une réponse à ce document



[25. Paris, Dimanche 13 août 1837, Dorothée de Lieven à François Guizot](#)  
est une réponse à ce document

### Présentation

Date1837-08-10

GenreCorrespondance

Editeur de la ficheMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).

IncipitNon, dearest, vous ne rêvez point. Je l'espère bien.

PublicationLettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846),  
préface de Jean Schlumberger, Paris, Mercure de France, 1963-1964, vol. 1,  
n°46/71-72.

## Information générales

LangueFrançais

Cote

- 199, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 1
- I/327-332

Nature du documentLettre autographe

Supportcopie numérisée de microfilm

Etat général du documentBon

Localisation du documentArchives Nationales (Paris)

je rentre  
 en bon;  
 toute ma  
 madame;  
 le ty melle;

n° 12

Non, dearest, vous ne rêvez point.  
 Je l'espère bien. Qui perdrait plus que moi au réveil?  
 Qui vous étes aimable! Le vicé point à St. Omer que  
 ma femme s'occupait de charité. Je n'avais point le  
 Val hicher alors. Je l'ai achetée l'année dernière. C'est à  
 Paris, dans le faubourg St. Honoré, où elle s'étoit chargée  
 des pauvres. D'un côté de la rue de la Madeleine, et où  
 pendant le choléra, elle les soigna si bien que, de ses  
 pauvres, il ne restoit qu'une vieille femme de 82 ans.  
 Ici, il y a peu de charité à faire. Les moindres payans,  
 possèdent et cultivent quelques champs qui leur  
 suffisent. Il sont assez fiers d'ailleurs, et tiennent à  
 ne rien recevoir. Le clos, qui n'est pas mauvaise, est  
 situé dans un village voisin où les enfans se vendent,  
 en hiver s'occupent, car pendant l'été ils sont occupés  
 aux travaux de la campagne. Le cottage dont je  
 vous ai parlé appartient à un habitant de la  
 commune qui l'a prêté au curé jusqu'à ce qu'un  
 presbytère soit construit. C'est de ce presbytère que  
 nous avons besoin, et c'est là que vous m'aidez  
 puisque vous le voulez. Nous en causerons quand  
 je vous verrai. Car je vous verrai; j'ai mon jour  
 devant moi; j'y marche. Si je pouvois presser le

ten, comme l'aiguille de ma pendule ! Il faut que  
son couvreur - Dieu a bien fait de ne pas nous  
laisser régler l'attar du tout comme nous le  
préférons, tantôt pour faire la douleur, tantôt  
pour arriver à la joie ! Employez bien du mieux  
toutes vos journées, d'ici au 18. Reposez-vous, calmez-  
vous, promenez-vous, fortifiez-vous. Ne dépensez toujours  
la même chose. Comment faire autrement quand il  
s'agit de vivre ?

Vous voulez savoir comment ma jeunesse à moi, se  
passait, quelle sont mes habitudes. Les voici. Le ma-  
tin entre 7 et 8 heures. Je vais voir ce que font mes  
ouvriers, car j'en ai encore. Je me promène un moment  
d'abord chez ma mère, chez mes enfants. Je suis encore  
aux bains de mes yeux tout le matin. Remonté dans  
mon cabinet, j'écris mes lettres, j'attends la poste. Je  
l'attends toujours, même quand elle arrive plutôt que  
je ne dois l'attendre. La poste venue, je me donne  
plein loisir, pleine liberté jusqu'au déjeuner. Je lis,  
je relis, je marche, je m'étire, je respire, c'est mon  
moment de plus grande complaisance pour moi-même.  
Nous déjeunons à 11 heures. Après le déjeuner, on  
passe une demi-heure, une heure ensemble, dans le  
salon ou dans le jardin. Vrai jardin de tous côtés.  
Je ne me suis vuine cette année que dans la maison.  
Je me revivrai l'année prochaine au dehors, à faire

un jardin. J'ai dit  
de l'eau qui dort,  
de vive. L'espace  
mais le jour et le  
de faire quelque chose  
solitude avec l'air  
en rentré chez moi  
lire avec moi de  
conversation, surtout  
peu de sensation de  
avant que dans  
à huit ans, aime  
la femme en est  
quelques jours, à  
je ne suis plus  
coup de joie dans  
et toute rouge et  
toute la confiance  
d'après de nature  
m'occupe, je lis  
finement à 6 heures  
on reste, ensemble  
protège la liberté  
Le soir, quand il  
dans la chambre  
commode. Je suis  
mes enfants, un r

Il faut que un jardin. J'ai du gazon, des arbres, de l'eau qui coule,  
de l'eau qui dort, du mouvement de terrain, des points  
de vue. L'espace est petit, cinq ou six arpents seulement;  
mais le jour et le soir l'entourent et l'étendent indéfiniment  
de peur quelque chose de grandiose au milieu d'une  
solitude assez sauvage. Vers une heure, tout le monde  
est rentré chez moi. Mes filles viennent dans mon cabinet,  
lire avec moi de l'anglais et causer. Je suis à la  
conversation, surtout quand elle est affectueuse, quand une  
peu d'élevation de l'esprit aux idées se fait pénétrer plus  
avant que dans l'intelligence seule. Ma fille aînée, elle  
a hanté mes rêves passionnément la conversation, &  
la sienne en est presque déjà une pour moi. Il y a  
quelques jours, à Trouville, j'étais préoccupé, triste,  
je ne sais plus de quoi. Elle était là; elle vint tout à  
coup se jeter dans mes bras ou me disant tout bas  
et toute rouge: « Mon père, à quel âge aurai-je  
toute ta confiance? » Elle appartient à la petite  
demie de nature d'élite. Mes filles parties, je  
m'occupe, je lis, j'écris. Je reçois qui vient. Nous  
dinons à 6 heures. Après dîner, on se promène ou  
on reste, ensemble ou seuls, chacun à son gré. Je  
profège la liberté de, autres pour garder la mienne.  
Le soir, quand il n'y a point d'étrangers on se réunit  
dans la chambre de ma mère, à qui cela est plus  
commode. Je fais une lecture, pour l'amusement de  
mes enfans, un roman de Walter Scott, un voyage.

Allez vous le coucher à 9 heures; et avant 10 heures, je rentre  
chez moi; j'ouvre mes fenêtres. Le ciel est toujours beau;  
le calme profond; la lune éclaire et endort toute ma  
vallée. C'est mon heure à moi. Prenez-la, Madame;  
mettez-y ce que vous voudrez: à coup sûr, je l'y mettra;  
je l'y ai déjà mis.

20

19

Je l'espère bien.  
Que vous êtes à  
ma femme. C'est  
Vat hichu alors.  
Paris, dans le feu  
des pauvres. Dieu  
pendant le choc  
pauvre, il ne  
Ici, il y a peu de  
posséder et cult  
suffisent. Il n'a  
ne rien recevoir.  
situel dans un  
en hiver instant  
aux travaux de  
vous ai parlé à  
l'homme qui le  
presbytère fait  
mon, avec beso  
puisque vous le  
je vous verrai.  
Devant moi; j'y